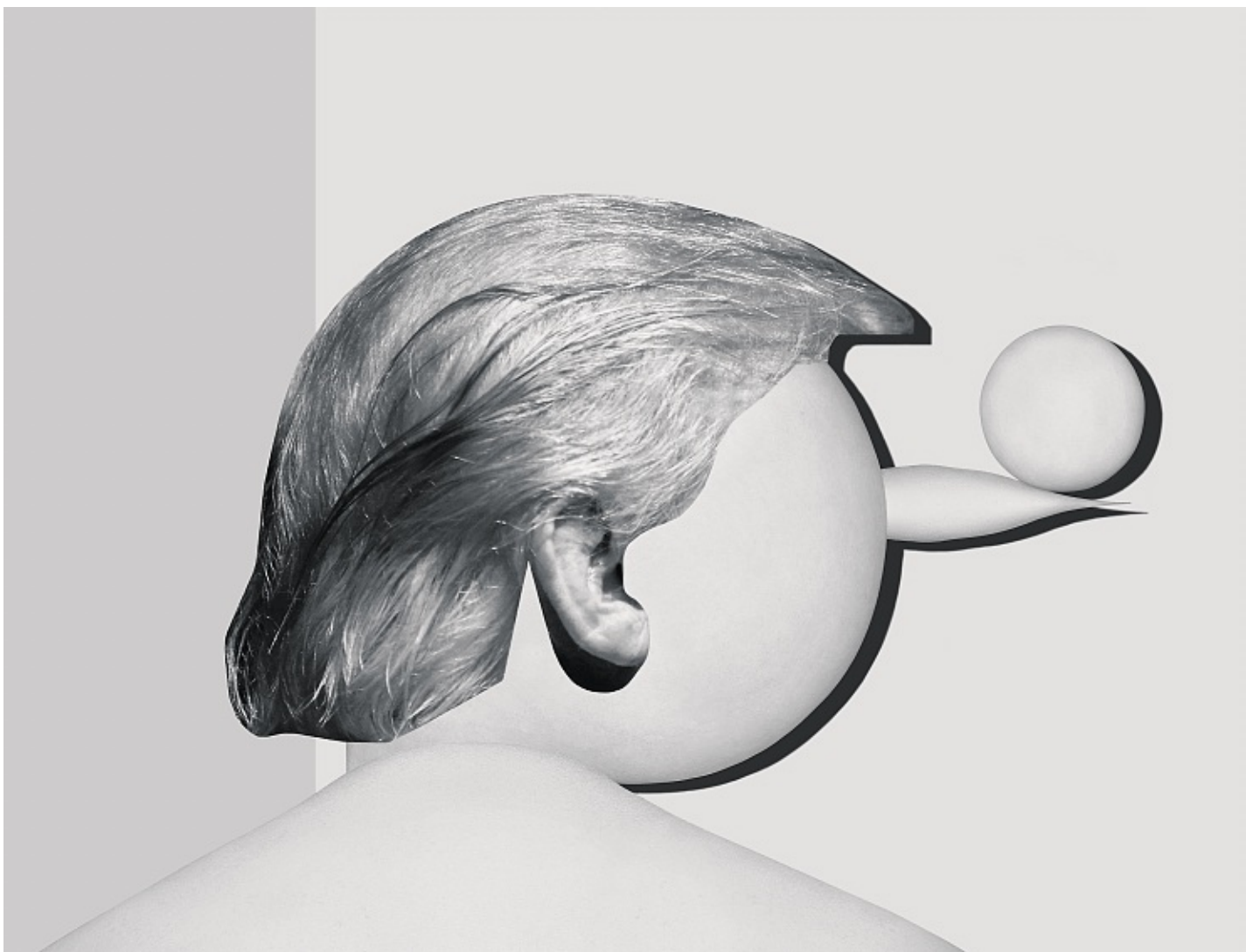


Ben Rhodes

« Plus Trump sera isolé, plus il sera tenté d'amorcer des conflits »

Selon l'ex-conseiller diplomatique de Barack Obama, le manque de cohérence en politique étrangère de Donald Trump, en partie généré par une recherche de soutiens dans l'opinion publique, est porteur d'un risque de guerres



« Balancing the World on his Liars Nose » (« Le monde en équilibre sur un nez de menteur »), d'Asger Carlsen.

Asger Carlsen

C'est en vendant à 16 ans sa première photo à la presse – montrant l'intervention de policiers après que lui et ses copains eurent mis le feu à une palissade, que ce jeune Danois, né en 1973, a trouvé sa vocation. Devenu photographe professionnel, il se spécialise dans les photos de faits divers, s'installe à New York. Choisisant alors de se consacrer à la photo artistique, Asger Carlsen crée ses montages dans un esprit de provocation visuelle, avec un humour morbide, qui déstabilise le spectateur. A propos de la photo ci-dessus, l'artiste déclare : « Il n'y a pas d'intention politique dans mon œuvre. Pour une raison inconnue, un matin, dans mon atelier de Chinatown, après avoir allumé mon ordinateur et ouvert Photoshop, je me suis mis à travailler sur un visage rond qui pouvait ressembler à un certain homme blanc de type caucasien de Washington. » Asger Carlsen sera présent à l'exposition Paris Photo, au Grand Palais, du 9 au 12 novembre.

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR GILLES PARIS

WASHINGTON - correspondant

Conseiller diplomatique et plume du président américain Barack Obama pendant ses deux mandats (2008-2016), Benjamin J. Rhodes a joué un rôle important, notamment dans la normalisation des relations avec Cuba. Rencontré par *Le Monde* et plusieurs autres journaux européens, il livre son analyse sur la diplomatie de Donald Trump.

Comment caractériser la politique étrangère de Donald Trump ?

On peut le voir comme une série de positions politiques avec une tentative de rationalisation, mais aucune cohérence ne structure l'ensemble. Il y a des tendances : d'abord, Trump prend en général la direction opposée de ce qu'avait fait Obama ; ensuite, il existe une volonté réelle, celle d'un désengagement vis-à-vis d'un ordre international que [l'administration Obama] avait contribué à établir pendant huit ans ; il y a enfin la manière dont sont conduites les guerres au Proche-Orient, où se manifeste l'influence de militaires tels que James Mattis [secrétaire à la défense et ancien général des marines], de John Kelly [chef de cabinet de la Maison Blanche et général à la retraite] et d'Herbert McMaster [militaire et conseiller à la sécurité nationale]. Ailleurs règne le chaos de Trump.

Vous attendiez-vous à cela ?

Compte tenu des déclarations de Trump pendant sa campagne et lors de la transition, oui, je m'y attendais. Sauf que c'est pire ! On avait anticipé son hostilité aux initiatives d'Obama et au multilatéralisme en général. Cette idéologie « *America first* » empoisonne une partie de la politique étrangère américaine. Ce que nous n'avions pas vu venir, en revanche, c'est à quel point il affaiblirait le département d'Etat et le gouvernement. C'est arrivé très vite, avec des conséquences importantes. J'ai été surpris par les relations, de plus en plus tendues, entre Trump et Rex

Tillerson [son chef de la diplomatie et ex-PDG du géant pétrolier ExxonMobil]. Tout cela fait que, dans de nombreuses parties du monde, les Etats-Unis ne sont plus en mesure d'exprimer des positions.

Quelles sont, selon vous, les conséquences de cet affaiblissement ?

Les pays européens n'attendent plus de Washington qu'il trace les grandes lignes d'une politique étrangère occidentale. Ils font leurs choix indépendamment des Etats-Unis, comme sans doute jamais auparavant. Cela concerne les grandes décisions, comme celles qui relèvent d'une certaine routine. Définir ensemble une stratégie sous leadership américain en Ukraine, ou pour la lutte contre le terrorisme. Vu l'imprévisibilité de Trump, son approche non orthodoxe, ou encore l'absence de diplomates en place, cette coordination n'est plus vraiment possible. Il y a aussi un vide dans les structures internationales telles que le G20 ou le G7, où les Etats-Unis avaient pris l'habitude de montrer la direction. Cette absence d'engagement fort a ainsi des conséquences considérables sur le dossier de la Corée du Nord. Cela affecte nos alliés sud-coréens et japonais. Par le passé, les Etats-Unis n'agissaient pas sans avoir averti leurs alliés. Ce n'est plus le cas et cela crée une grande anxiété, notamment en Corée du Sud.

Il faudra attendre des années pour mesurer les conséquences des coupes budgétaires visant nombre de programmes qui, notamment en Afrique, sauvaient des vies. Mais déjà, derrière le « *Trump drama* », on perçoit un retrait graduel américain. Celui-ci va accélérer des processus en cours : la confiance croissante de la Chine, l'indépendance renforcée des pays européens, des arrangements alternatifs recherchés par nos alliés asiatiques. Ce qui aurait dû prendre des décennies va se produire en quelques années parce que nos alliés vont considérer que Trump n'est pas un partenaire sûr.

Que pensez-vous de l'attitude du secrétaire d'Etat Rex Tillerson ?

Je ne comprends pas ce qu'il fait. Je comprends que, dans sa situation délicate face à Trump, il soit obligé de recalibrer son discours. Mais alors que d'habitude tout secrétaire d'Etat commence par s'assurer du soutien de son administration en prenant sa défense, Rex Tillerson, en acceptant des coupes budgétaires sévères et en laissant des postes-clés vacants, a, au contraire, perdu sa confiance. Il était faible dès le départ, car Trump préfère les militaires. Mais il s'est encore affaibli en minant sa propre institution. Je ne vois pas comment il pourrait rester longtemps à ce poste. Son comportement est curieux, d'autant que l'homme a un passé de manager. Ne pas parler à la presse, alors que la

voix de Washington est attendue sur nombre de sujets, finit par donner l'impression que les Etats-Unis se désintéressent du monde.

Est-ce dangereux ?

Oui. Dans cette Maison Blanche version Trump se succèdent des minidrames qui pourraient même paraître comiques. On y parle de la Corée du Nord ou de l'Iran comme on évoque le mouvement de protestation de la National Football League. Mais dans le dossier iranien et, plus encore, nord-coréen, la rhétorique de Trump ne peut conduire qu'à une action militaire, qui serait catastrophique. Dans le cas de l'Iran, il a décidé de « décertifier » l'accord de Vienne [signé le 14 juillet 2015, il vise à empêcher la République islamique de se doter de la bombe nucléaire, tout en prévoyant une levée graduelle des sanctions] sans autres arguments que ceux tenus lors de sa campagne et parce qu'il a un compte à régler avec Obama. Ce faisant, il risque de déclencher une deuxième crise nucléaire – avec le danger de voir l'Iran relancer son programme –, une confrontation militaire, voire une rupture entre les Etats-Unis et leurs alliés, sans parler de la Russie et de la Chine, s'il essayait d'imposer de nouveaux sanctions.

On peut se dire : « Voilà encore une folie que Trump dit qu'il va faire ; heureusement, ses généraux feront en sorte de l'éviter... » Mais les actions ont toujours des conséquences et, en matière de politique étrangère, celles-ci prennent du temps avant de se matérialiser. C'est ce que dit Bob Corker [le président de la commission des affaires étrangères du Sénat] : Trump agit de façon non rationnelle et, s'il va trop loin, cela pourrait conduire à des catastrophes.

Quelle influence les militaires ont-ils sur la politique étrangère de Trump ?

Connaissant l'état d'esprit des militaires de ce pays, je peux comprendre qu'ils soient attachés à rester dans l'entourage du président. Ils veulent peser sur les conflits en cours. Mais si leur objectif est de contenir Trump, huit ans de service auprès du président m'ont appris que c'est lui qui a le dernier mot. On l'a vu concernant l'accord de Paris sur le climat [à propos duquel Donald Trump a annoncé le désengagement américain]. On le voit sur l'Iran. On sait ce qu'en pensent les militaires, mais c'est Trump qui choisira. Il y a par ailleurs un risque à avoir des militaires occupant des fonctions généralement réservées à des civils : notre système n'a pas été conçu pour ça.

De quels soutiens Donald Trump dispose-t-il ? Est-il seul ? Où sa force réside-t-elle ?

Je ne dis pas qu'une guerre avec la Corée du Nord ou avec l'Iran est probable, mais je dis que ce risque existe, et qu'il est plus grand qu'il ne le devrait. Je suis inquiet, car la politique étrangère est le domaine où le président

américain détient le plus de pouvoirs. En politique intérieure, il est limité par le Congrès, les juges... En revanche, le chef de l'Etat peut bombarder des pays sans demander l'avis du Congrès, même si, en théorie, il en a l'obligation. Imaginons que je sois Trump et que je constate que mon programme législatif est au point mort, que la justice me bloque... Je peux alors me tourner vers la politique étrangère, invoquer la sécurité nationale et amorcer un conflit avec la Corée du Nord, avec l'Iran, une guerre commerciale contre la Chine, ou envisager un retrait du traité de libre-échange avec le Canada et le Mexique. Plus Trump sera isolé, plus il sera tenté d'aller dans cette direction. Des changements de responsables peuvent renforcer cette tendance : par exemple, si Nikki Haley [actuelle ambassadrice des Etats-Unis à l'ONU] venait à remplacer Rex Tillerson au département d'Etat, les garde-fous s'en trouveraient diminués.

En quelque sorte, cette administration voudrait sa guerre...

Selon moi, les généraux autour de Trump ne veulent pas d'autres guerres, mais ils veulent mener celles en cours de façon plus agressive. [Sous l'administration Obama, alors qu'il était général des marines, puis patron du commandement central des Etats-Unis, Centcom], Mattis était le plus « faucon » sur le dossier iranien, mais il reste attaché à l'accord [de Vienne] signé avec l'Iran, parce qu'il sait qu'il permet d'être plus efficace en Afghanistan. Trump, lui, aime effrayer les gens, s'entourer de militaires, rassembler autour du drapeau, et une guerre permet tout cela.

Je ne dis pas que cela va arriver, mais Trump peut y voir l'opportunité de mobiliser sa base et, malheureusement, l'actualité mondiale regorge de ce genre d'opportunités. Autre exemple : la façon dont Trump a évoqué la possibilité d'une intervention militaire au Venezuela était très étrange ! Personne autour de lui n'avait mentionné cette option, le fait qu'il la mentionne spontanément, qu'il parle d'un « problème » et du recours éventuel aux « troupes » américaines est inquiétant. Cela montre qu'il manifeste très peu d'intérêt, voire aucun, pour l'outil diplomatique. Cela revient en effet à voir les problèmes comme des clous. Et, étant donné que les Etats-Unis possèdent un gros marteau, autant s'en servir.

Bombarder la Syrie [début avril] a été l'action qui lui a sans doute valu le plus d'éloges. Même si l'on estime que c'était la bonne décision, le fait qu'il n'y ait eu aucune réflexion sur l'après m'a surpris. Pareil lors de l'annonce des renforts en Afghanistan. Avec Obama, il y aurait eu des questions sur le coût, les objectifs... Avec Trump, il n'y a eu quasiment aucune critique. Cela peut l'amener à la conclusion que les décisions de ce genre sont celles qui lui apportent le plus de soutiens. ■



J. ERNST/REUTERS